**Zeitschrift:** Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
**Band:** 30 (1962)
**Heft:** 5

**Artikel:** Rencontre avec Aimé
**Autor:** [s.n.]
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-568337

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 12.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

dits sociaux si puissants. La compréhension réelle du praticien peut, comme un des articles le montre, diminuer l'angoisse et les symptômes psychosomatiques dérivés. Enfin, il faut que nous sachions, car c'est une réalité dont on n'ose d'habitude pas parler, que la profession médicale ne supprime pas pour ses membres les problèmes fondamentaux de tout homme et qu'il y a donc des médecins homosexuels. Nous avons désiré qu'ils puissent librement exprimer leur point de vue. Si nous devons respecter l'anonymat choisi, c'est qu'il est le symbole des préjugés passionnels qui surgissent dès que l'on aborde ce domaine. Enfin, un nombre infime d'homosexuels a maille à partir avec la justice, et il n'est proportionnellement pas plus grand que celui des hétérosexuels qui, pour une raison ou une autre, dépassent la ligne de démarcation entre le permis et l'interdit dans la sphère sexuelle.

Le lecteur s'apercevra rapidement que lorsqu'on parle dans la pratique médicale d'homosexualité, il n'est que rarement question du lesbianisme. L'homosexualité féminine est, d'une part, mieux tolérée et acceptée par notre société. D'autre part, il est certain que les femmes en souffrent apparemment moins que les hommes, et qu'elles ne consultent que rarement le médecin.

Concernant le traitement, on peut dire que l'hormonothérapie est pratiquement sans effet, avec les moyens dont nous disposons de nos jours du moins. Ceci n'a rien d'étonnant si l'on tient compte des constatations du zoologue. Quant à la psychanalyse ou une psychothérapie différenciée, ses indications sont restreintes et cette méthode traite l'homme dans son ensemble et non un symptôme isolé. Chez un névrosé la cure peut donc avoir une utilité, même si la polarisation sexuelle n'est pas modifiée. La décision définitive appartient au spécialiste, le praticien devant se garder de survaloriser une méthode qu'il recommande parfois sans un discernement suffisant. Ce qui importe, c'est une compréhension véritable de la souffrance de l'homosexuel et des répercussions de cette anomalie sur la santé. Si, pour une raison ou une autre, le praticien ne peut pas assumer ce rôle, il devrait simplement reconnaître son incompétence et passer la main à un confrère. *(A suivre.)*

# Rencontre avec Aimé

L'éclat de la lune pâlissait devant le faisceau lumineux des projecteurs sur le plateau du théâtre en plein air. Les costumes des danseuses et danseurs de Macédoine irradiaient en tourbillonnant, comme un arc-en-ciel qui se désagrège. Les mandolines sonnaient clair. Les jambes élégantes des filles et des garçons virevoltaient en cadence, aussi prestes que si les muscles eussent été des ressorts.

C'était par une de ces nuits chaudes qui donnent à la lune d'étranges reflets mats. J'avais fui l'hôtel pour chercher un peu de fraîcheur dans le parc, et tout en flânant je m'étais rapproché du théâtre de verdure. Je me trouvai soudain au milieu d'un groupe de touristes de tous pays, bouche bée devant une exhibition chorégraphique du folklore yougoslave.

« Adieu », semblait me dire cette manifestation dansante. En effet, mes valises étaient déjà bouclées, et mon départ fixé au lendemain à 4 heures. Cette semaine de farniente dans le soleil, le sable et l'eau de mer

tirait à sa fin et, comme prévu du reste, je n'avais pas connu d'aventures ni d'émotions d'aucune sorte. Bien que totalement détendu, je tendais encore instinctivement vers je ne sais qui ou quoi. J'étais disponible . . .

Je repris ma flânerie, quand soudain mon ombre sur le chemin fut couverte par l'ombre d'un homme qui me suivait de près. Avez-vous remarqué : la tension nerveuse émanant d'un être qui nous est totalement étranger, mais nous regarde intensément, provoque en nous comme une étincelle électrique ? J'eus l'impression qu'un tel courant d'effluves me parcourait tout, tel le sang dans les veines.

J'étais dans l'impossibilité de fuir, sinon de m'éloigner. Tout au plus si je pus m'écarter d'un pas, comme pour mieux voir les danseurs — que pourtant je voyais moins bien qu'avant. Mais une force magnétique me clouait sur place. Ma volonté avait beau me dicter de ne pas rester là; mes pieds semblaient prendre racine. La « force » était plus puissante que ma raison. J'étais le jouet de sentiments divers, tout ensemble sentiments de joie et de crainte.

L'homme fit également un pas de côté, et s'inclina, sans doute aussi pour mieux voir sous les frondaisons les joyeux Yougoslaves. Sa chemise de soie m'effleura presque, dans un doux crissement de l'étoffe. Sa respiration inonda ma nuque. Comme en un rêve, les flonflons de l'orchestre et le martèlement rythmique des danseurs s'estompaient au loin.

L'étranger était maintenant si près de moi, que je percevais sa respiration frémissante, et que sa chaleur humaine abolissait tout espace entre nous. J'aime me sentir tout près d'un ami; c'est comme s'il me protégeait du monde alentour. Nos deux corps semblaient se soutenir l'un l'autre, mais seules nos âmes se touchaient.

Muets, oublieux du temps et des lieux, nous laissâmes s'écouler le flot des promeneurs nocturnes, avant de nous en aller nous-mêmes sous la douce clarté de la lune.

L'homme s'était encore rapproché. Je ne distinguais dans l'ombre que la tache plus sombre de son corps, mais je devinais son regard interrogateur « J'ai là mon auto; nous pourrions aller faire un petit tour hors de ville ?» proposai-je en allemand (car je suis Allemand). — Il haussa les épaules, secoua la tête : « Je ne comprends pas, je suis Français », dit-il.

Nous nous étions arrêtés. Un rayon lointain de lampe, ou de lune, tombait sur son cher visage. Un visage large, au front d'intellectuel, à la fine moustache sur la lèvre supérieure. — « J'ai là une petite auto pour une excursion vers la mer », répétai-je, non sans peine, dans la langue de mon compagnon. — « Ah, oui ! une auto; c'est bien », fit-il joyeusement. Ses dents brillaient dans l'ombre. Il alluma une cigarette (signe français de parfaite satisfaction). Une conversation entre nous n'était pas chose facile; son allemand, pas plus que mon français, ne dépassait quelques mots d'usage courant, dont ceux d'amour étaient absents. Mais qu'importe: nous finîmes quand même par nous comprendre très bien. Je pris le volant, et lui s'assit près de moi.

La route serpentait sur la crête de la falaise escarpée, touchait des villages endormis, des plages désertes, des bouquets d'arbustes. Au loin, sur un bras avancé de la baie, une ville brillait de ses mille lumières, qu'estompaient vaguement la chaleur et l'humidité de l'air. La mer avait des reflets d'argent. Aimé (c'était le nom de mon ami) étendit le bras :

« Que c'est beau, le clair de lune !» Je partageais son admiration.

J'arrêtai ma voiture sur une placette bordant la route. Nous nous engageâmes dans un chemin creux, perdu dans les broussailles. Aimé marchait devant. Un mur de torchis coupait le sentier. Mon compagnon finit par trouver une ouverture croulante, qui débouchait sur une terrasse d'où nous descendîmes sur une deuxième, puis une troisième terrasse, et de là au bord de la mer — une mer toute frissonnante de tendres vaguelettes. Une odeur de joncs coupés embaumait l'air. Mon Dieu ! tout concourait à mon affolement.

Vus d'en-bas, le mur de torchis et son portail délabré prenaient un air d'antiquité romaine. — « Les ruines de Pompéi », fit Aimé dans un souffle. — « Et le Vésuve, où est-il ?» demandai-je tout aussi doucement. Mon ami ne répondit pas, du moins pas tout de suite. Il était maintenant devant moi, tout contre moi, plus grand que moi. Son visage, jeune et mâle, respirait la joie de vivre. Un visage typiquement français, dont aucun détail ne m'échappait, là, en plein sous la lune : le nez droit et mince que l'émotion soulevait délicatement, un menton énergique, les lèvres entr'ouvertes et sensuelles, l'éclat tranquille et profond des yeux qui me regardaient fixement.

Il tendit les bras, me saisit aux épaules, m'attira tout contre lui, si contre lui, que je compris enfin où était le Vésuve. Nos visages se touchaient presque. J'aspirais avec délice l'odeur de sa peau. Il croisa ses bras derrière mon dos, étroitement, fortement. J'appuyai mes mains sur ses joues, si passionnément, que je sentais les os sous la peau. Il embrassa d'abord mes mains, puis mes épaules, mon cou, ma nuque avec une fougue qui m'était inconnue. Je caressais tendrement ses cheveux épais et brillants. J'avais l'impression d'être hors de la réalité, emporté par le flot du temps, et observant de loin le groupe que nous faisions tous deux. Je riais de ses caprices, tant il mettait de sérieux et de fantaisie dans ses jeux d'enfant.

Etroitement serrés l'un contre l'autre, nous admirions sur l'eau le rayon de la lune. Et, en un instant, nous vécûmes tout un amour, sinon l'Amour même. Puis je sentis en moi comme un sentiment de vide; le temps ne finirait-il pas par effacer à jamais le souvenir de cette divine soirée si je ne veillais à en garder précieusement l'image intérieure ?

Le retour fut silencieux et rapide; mon départ était pour dans une heure. Je conduisis Aimé à son hôtel. A la lueur d'un lampadaire sur le perron, je le vis me regarder attentivement, comme un peintre qui veut se pénétrer de son modèle, pour le représenter ensuite de mémoire. Moi aussi je gravais ses traits chéris dans mon cœur, tous les détails les plus infimes de son adorable visage : le regard velouté, les cils, le contour des oreilles et des joues.

En descendant de l'auto, il me dit doucement: «merci», puis me quitta rapidement pour disparaître dans le hall. Je compris que son merci, comme aussi le merci que lui criait mon cœur, s'adressait davantage à l'heureux destin qui nous avait rapprochés, puis tout aussitôt séparés. Ainsi, point de souffrances; seulement la trace légère du souvenir.

Jamais nous ne nous reverrons. Mais jamais non plus le souvenir d'Aimé ne s'effacera en moi, ni mon souvenir ne s'effacera en lui, j'en ai le sentiment profond.

*Herbert*